

Chapitre 2

Odeur de pisse

ELLE attendait le bus quand son portable se mit à vibrer dans son sac. Elle plongea à sa recherche et l'atteignit à temps pour décrocher. Elle regarda le numéro : "Nicolas". Elle renvoya l'appel. Cinq minutes plus tard, alors qu'elle prenait place dans le bus, le portable vibra à nouveau. Numéro caché. « Il me prend vraiment pour une conne ! ». Elle renvoya l'appel. Ça faisait un mois que ce pauvre con était accroché à sa jambe. Pendant ce mois, pas une seule fois elle ne lui avait laissé l'ombre d'un doute sur son indifférence. Mais les mecs pensent tous que « NON ! », ça veut dire « Peut-être plus tard ». Ses potes rigolent, il hausse les

épaules. Au départ elle avait été flattée de l'attention. Même si c'était cet abruti. Mais maintenant, elle en avait sa claque. Elle soupira.

Dans l'ascenseur, ça sentait la pisse. Encore un connard rentré bourré. Encore heureux qu'il ait pas vomi. Surement le vieil italien du 12^e. Sa femme avait dû passer un sale quart d'heure. Même ses enfants ne lui parlaient plus. Il n'avait pas de travail, plus de famille, il n'avait plus que sa femme dans la vie. Et s'il continuait à la battre, elle aussi allait se barrer. Pauvre con, pensa-t-elle en soupirant.

Il y avait un nouveau graffiti sur le mur du couloir. Il fallait être né ici pour voir ça du premier coup d'œil. Elle essaya de le lire au passage, mais les caractères étaient trop gauches pour qu'elle y arrive. Il recouvrait en partie un horrible graff qui disait "mochik95" et dont la peinture avait coulé. Mochik, c'est le surnom de Brahim, le petit con du 5^e qui se prenait pour un caïd et qui traitait les filles comme de la viande. Par chance, il se tenait à carreau avec elle, par respect mal placé pour le fait qu'ils soient tous les deux du même bloc.

Elle frappa à la porte, ce fut son père qui ouvrit. « Salut ». Alors qu'elle rentrait dans sa chambre, il lui

cria : « Caro ! T'as reçu des notes ? ». Elle lui répondit : « T'as fait faire un double des clés ? » en claquant la porte. Puis, comme tous les jours, elle brancha son portable dans les enceintes et lança la musique. Elle s'allongea sur son lit en soupirant. Soupirer, ça elle savait faire. Elle sortit un bouquin de sous son lit : « Le Prince » de Machiavel. Elle s'endormit avant la fin de la première page.

Elle se réveilla un peu plus tard avec le souvenir d'avoir fait un rêve magnifique. Son cœur en battait encore la chamade. Mais même en se concentrant très fort, impossible de s'en rappeler. Le sourire encore aux lèvres, elle soupira.

Elle se prépara un sandwich dans la cuisine en regardant la télé. C'était la guerre en République Démocratique de Quelque Chose. L'ONU discutait, les bombes pleuvaient... elle changea de chaîne. Un reportage sur l'Égypte antique. Elle monta le son.

Le reportage était principalement sur la momification. Il mélangeait les époques et se focalisait intensément sur le roi Toutankhamon, probablement parce qu'il était mort adolescent et que sa momie nous était parvenue bien conservée. Elle grimaça. Au moins ils ne s'étendirent pas outre mesure sur la fameuse "malédic-

tion” qui avait rendu les tabloïds hystériques à propos de ce pharaon, au début du 20^e siècle. Ils donnèrent ensuite des explications sur leur technique d’extraction du cerveau de la boîte crânienne, à l’aide d’un crochet, et par les narines. Mais sans préciser que les Égyptiens croyaient que le siège de la pensée était le cœur, pas le cerveau (sans quoi ils auraient plutôt essayé de le conserver). Elle était gênée par les raccourcis faciles et les erreurs grossières mais regarda quand même le reportage jusqu’à ce que son petit frère vienne lui disputer la télécommande. Après que le ton eut monté suffisamment, elle retourna dans sa chambre en soupirant. En passant dans le couloir, son père lui demanda si elle avait révisé son bac. Elle ne répondit même pas.

Chapitre 18

Dernière défense

Amaranthe était caporale de l'unité de pacification du complexe. Et le complexe était en pleine effervescence. Les républicains avaient pris la capitale et marchaient sur eux. Le général avait dit : « Tenez bon, la chasse arrive dans quatre heures ». Amaranthe était fébrile, c'était sa première vraie bataille. Une occasion de voir en action réelle les nouveaux waldos. Et ce serait la seule. Les forces républicaines s'étaient emparées de quasiment toutes les ressources de la Lune par une cyber-attaque sans précédent, doublée de la destruction de la plupart des satellites d'appui. Le complexe était maintenant le seul bastion lunaire de la

Couronne. Et toutes les forces républicaines se précipitaient vers le complexe. Sans imagerie satellite, la reconnaissance était limitée. On estimait qu'ils avaient des missiles sol-sol, des lasers et de l'artillerie, sans vraiment avoir de détails. Les missiles leur seraient complètement inutiles contre les défenses actives du complexe, les lasers probablement pas assez puissants. Il fallait détruire leur artillerie en priorité. Amaranthe avait décidé de mener elle-même l'escouade de grenadiers qui devrait s'en charger. Un bon officier monte au front avec les soldats. En cas de pépin, Honoré avait toutes les compétences pour superviser la défense.

Couchés dans une tranchée creusée par les terrassiers trois heures auparavant, Amaranthe et son escouade de quinze attendaient que les véhicules républicains se rapprochent. De temps à autre, l'un de leurs bondisseurs entraît dans leur champ de vision. Amaranthe s'attendait à prendre du plomb à chaque fois, mais leur camouflage les protégea jusqu'au bout.

Et quand le moment crucial arriva, Amaranthe donna le signal. Quatre drones furent lancés dans quatre directions aléatoires, et instantanément, les lances-drones se replièrent et tous les grenadiers se lancèrent dans une direction différente. Juste avant que leur tranchée

ne soit liquéfiée par un tir de laser. Amaranthe bondit vers le nord-nord-est. Un saut de 600 mètres environ qui, après multiples changements de trajectoire, devait la déposer derrière un petit monticule qui la mettrait à l'abri. Le premier saut était le plus sûr. Les drones n'ayant pas encore transmis la carte du champ de bataille, elle ne pouvait pas utiliser ses armes guidées. Au plus haut de son saut, elle vida son lance-roquettes sur ce qui semblait être un canon de 104 millimètres. Secouée par son scaphandre, elle ne put vérifier si elle avait fait mouche. Autour d'elle, les balles et les lasers devaient se croiser, mais sans atmosphère, ils étaient invisibles. Une notification s'afficha, Alembert s'était fait descendre.

Elle pleurerait un autre jour.

Son scaphandre la déposa précisément à l'endroit programmé. Les autres sauts seraient plus manuels et beaucoup moins longs. On ne peut utiliser l'effet de surprise qu'une seule fois.

La carte du champ de bataille lui était parvenue pendant son alunissage. L'ordinateur logé dans sa dossière décida quel missile guidé serait affecté à quelle cible, de concert avec les ordinateurs des autres soldats. Et quand elle donna le signal, chacun des dix sca-

phandres restants lança successivement les trois missiles guidés qu'ils portaient. Puis ils sautèrent tous à nouveau. Les senseurs dans son dos enregistrèrent une explosion sur l'emplacement qu'elle avait occupé pendant cinq secondes, l'instant d'avant. Quel marathon! pensa-t-elle.

C'était un saut très court jusqu'au prochain cratère assez profond pour la camoufler. Cinquante mètres à peine. Elle y retrouva Gislaine. Le sol trembla très fort alors que leurs missiles faisaient mouche. C'étaient de petites bombes à pomme tactique. De quoi volatiliser un véhicule blindé et retourner ses voisins. Amaranthe et Gislaine se relevèrent aussitôt et sortirent de leur abri d'un bond très rapide et très bas, dans des directions opposées. Pendant les 200 mètres de sa parabole, elle ouvrit le feu de sa mitrailleuse au jugé en direction des forces républicaines; c'était surtout un bond de reconnaissance. À l'alunissage, elle s'applatit au fond d'un cratère et examina les images prises par son scaphandre pendant le saut. Apparemment, la plupart des véhicules visés avaient survécu. Ils devaient avoir des défenses antimissile. Il était temps de rentrer. Ils ne feraient pas long feu contre l'armée républicaine à dix. Non, neuf. Le signal d'Anémone manquait à l'appel.

Elle sonna la retraite et se prépara à son dernier saut. Qui fut effectivement le dernier. Un missile guidé la cueillit au sommet de sa trajectoire, volatilissant la moitié droite de son blindage. Elle fusa au-dessus du complexe et alla s'écraser contre un monticule.

Le complexe fut pris deux heures plus tard.

Présence d'iridium dans la couche KT. Plus opaque tu meurs ! Première intervention : *Origines de l'iridium.* C'était assez amusant qu'ils eussent mis un "s" à "origine" sachant que l'astrophysicien qui avait mené la conférence n'en avait exposée qu'une seule. Serge ouvrit son dossier et en sortit le feuillet de présentation de l'intervention : *Les étoiles, laboratoires de métaux lourds.* Il relut mécaniquement le résumé.

L'iridium étant un des éléments les plus lourds de la création, il ne peut apparaître qu'au cœur des étoiles les plus chaudes de l'univers. Lorsque ces étoiles géantes explosent (et elles finissent toutes en super-nova), leurs réserves d'iridium sont éjectées dans l'espace et se retrouvent, après un plus ou moins long voyage intersidéral, stockées dans l'un des nuages de poussières qui représentent une bonne part de la masse de l'univers.

Serge se cala dans son siège et se mit à relire pour la cinquième fois.

Certains nuages se contractent sous l'effet de leur propre gravité. Avec le temps, les nuages génèrent des petits grains de poussière, qui s'agglutinent en cailloux, roches spatiales, astéroïdes. . . et ainsi de suite. Ces astéroïdes sont la seule source d'iridium disponible dans l'univers. Voilà pourquoi on n'en trouve pas sur Terre,

à part dans la couche KT. Une couche géologique vieille de 65 millions d'années. Preuve de la chute d'un gros astéroïde chargé d'iridium à cette époque.

Un archéologue avait interrompu l'intervention. Il avait objecté qu'on savait que la Terre avait été bombardée par beaucoup d'astéroïdes pendant sa formation. Ces astéroïdes devaient contenir de l'iridium qu'on devrait pouvoir retrouver. L'astrophysicien avait répondu que la terre, à l'époque lointaine de sa formation, avait été une boule de roche en fusion sans atmosphère, le magma à fleur de croûte terrestre. La plupart des astéroïdes qui étaient tombés à cette époque avaient percé la croûte, et les matériaux les plus lourds, entre autre l'iridium, avaient coulé tout droit vers le noyau. . .

Serge reposa le dossier et ferma les yeux. Il ne rêva pas de chute de météore. On dort très mal sur ces sièges en plastique.